

ABEL NEVES

**Je ne suis jamais allé
à Bagdad**

*Traduit du portugais (Portugal)
par
ALEXANDRA MOREIRA DA SILVA*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ce texte a été traduit avec l'aide de la Maison Antoine-Vitez, centre international de la traduction théâtrale à Montpellier, et publié avec l'aide de l'Institut Camões à Lisbonne-Portugal dans le cadre de son programme d'aide à l'édition, du TNT-Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées et du TnBA-Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine, à l'occasion du festival ¡mira! 2006.

¡mira! bénéficie du soutien de l'Union européenne dans le cadre du programme Interreg III B – espace SUDOE

PERSONNAGES

GLÓRIA.
ROGÉRIO.

Titre original
Nunca estive em Bagdad

© Abel Neves, 2003

© 2007, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-219-1

Glória et Rogério dans le salon d'une maison. Des objets et des meubles éparpillés partout un peu n'importe comment. L'atmosphère est presque irrespirable. Ils viennent de déménager. Ils sont assis et fatigués. Ils scellent leurs lèvres en un silencieux, court et amoureux baiser. Glória a une chevelure attirante, ample.

ROGÉRIO. – Maintenant, le mieux c'est qu'on se marie. Je ne déménage plus.

GLÓRIA, *lisant ce qui est écrit sur une boîte de crème qu'elle trouve par hasard. Elle la lui montre.* – Appliquer en messages légers... on laisse passer des trucs comme ça.

ROGÉRIO *lit.* – Messages légers ?! Garde-la. Un jour, ça vaudra de l'argent. (*Elle déchire la boîte.*) On fait comme ça avec les pièces qui ont des défauts. On commence par où ?

GLÓRIA. – Je fais pas à dîner.

ROGÉRIO. – Pourquoi ?

GLÓRIA. – On pourrait aller manger dehors.

ROGÉRIO. – Je veux savoir quelles sont les nouvelles.

GLÓRIA. – Tu peux savoir quelles sont les nouvelles dehors, non ?

ROGÉRIO. – Ce ne seront plus des nouvelles. Allez, on commence par où ?

GLÓRIA. – Je sais pas, moi ! Cuisine.

ROGÉRIO. – Quel bazar ! Je verrais bien plus de la moitié de tout ça à la poubelle.

GLÓRIA. – C'est marrant, plus de la moitié de tout ça, c'est à toi.

ROGÉRIO. – Je suis pas obligé d'aimer tout ce que j'ai. (*Il se lève.*) On a bien fait de déménager. C'est ce qui nous sauve... (*il l'embrasse délicatement*)... ça.

GLÓRIA, *souriant, elle lui caresse les fesses, il sort.*
– Heureusement, nous ne sommes pas que des petits ours qui ne pensent qu'au sexe.

ROGÉRIO. – Les petits ours ne pensent qu'à ça ? (*Il disparaît.*)

GLÓRIA. – Ce sont des bêtes sauvages. N'oublie pas que tu as dit que tu installerais le truc de la douche et le chauffe-eau.

ROGÉRIO, *off.* – Le truc ! Ça s'appelle un mélangeur. Le chauffe-eau, c'est trop risqué.

GLÓRIA. – Mais tu as dit que tu le ferais ! Je vais prendre des douches froides, moi ?!

ROGÉRIO. – Moi, je le fais bien, et je n'en meurs pas.

GLÓRIA. – Si tu veux être un héros, pas de problème, dès que le chauffe-eau est branché. J'appelle un plombier.

ROGÉRIO, *off.* – On vient d'arriver, et tu veux déjà avoir un homme de plus à la maison. Il y a des œufs, non ? Tu pourrais faire une omelette.

GLÓRIA. – Je vais manger chinois. (*Elle regarde autour et puis en l'air.*) On a pris le plafonnier du salon ? Je ne me souviens pas de l'avoir pris. Tu m'écoutes ? On a pris le plafonnier ?

ROGÉRIO *arrive avec une petite télé qu'il mettra à la place qui lui conviendra le mieux.* – Je pense qu'il est dans le même sac que... voyons voir... je pense qu'il est avec les rideaux, je ne sais plus. Mais c'est toi qui l'as rangé.

GLÓRIA. – C'est pas moi.

ROGÉRIO. – Je ne l'ai pas pris.

GLÓRIA. – Mais c'est toi qui devais le faire ! Tu vas pas me dire qu'on l'a laissé accroché au plafond.

ROGÉRIO. – C'est toi qui le dis, pas moi.

GLÓRIA. – Je t'ai dit plusieurs fois de ne pas oublier de le prendre. Je voulais le mettre dans la salle de bains.

ROGÉRIO. – Il ne te reste plus qu'une chose à faire. (*Il allume la télé. Le public ne voit pas les images. Elle l'observe, lui, il fixe l'écran.*) « Choc et panique. » Ils y vont fort. Ça va faire mal. Des dauphins ! Regarde... Maintenant, ils utilisent des dauphins à la guerre pour déminer le port. On ne peut pas imaginer à quel point les choses ont évolué. Tu as vu ça ? Des dauphins. Ça revient moins cher. Les dauphins, on les paye avec du poisson. (*Brève pause.*) Bientôt, il y aura plus de lumière à Bagdad. (*Elle regarde les images avec lui pendant quelques instants.*)

GLÓRIA. – Je ne peux pas le croire...

ROGÉRIO. – C'est quel port ? Tu as entendu le nom du port ? Umm... quoi ? (*Elle continue à l'observer.*) Peu importe. C'est dans le Sud. (*Il s'installe devant la télé.*) Voyons ce qui se passe. Ils sont entrés, c'est fait. Ils vont tous entrer par le Koweït ? Si, dans le Nord, les Turcs leur permettaient... nous, on leur a laissé les Lajes. On a déjà donné.

GLÓRIA. – Je n'y crois pas... On vient d'arriver, et tu as déjà ce truc devant les yeux ? Si je savais qu'ils allaient installer le câble aussi vite...

ROGÉRIO. – La télé portugaise a été la première au monde à montrer des bombardements en direct et ça, pour toi, c'est rien. Après le bombardement, quelqu'un va tendre son linge sur la terrasse en face de l'hôtel où est logé Carlos Fino, le journaliste. Tout le monde voit ça. Ou tout le monde aurait pu le voir. Ça fait réfléchir. Le bombardement des palaces, qui se cassent en mille morceaux, et après le gazouillis des

oiseaux et la personne en train de tendre son linge. Ce sont des choses comme ça qui restent dans la mémoire. Beau reportage. Ça va faire un carton.

GLÓRIA. – Tu es idiot, toi. Et ces pauvres misérables qui se prennent les bombes sur la tête ?

ROGÉRIO. – Un jour, ces pauvres misérables les remercieront. Le fils de Saddam a neuf cents voitures de luxe dans son garage. Plus de neuf cents. Le peuple, il est dans la situation que nous connaissons tous et le jeune homme a presque mille Ferrari, Porsche et Rolls-Royce dans un garage. Ça me rend fou.

GLÓRIA. – On a toute la maison à ranger.

ROGÉRIO. – Ces types, il faudrait tous leur mettre une balle dans la tête, tu le sais bien.

GLÓRIA. – L'affaire était presque réglée, pacifiquement, aux Nations unies. Pourquoi donc étaient-ils si pressés de mettre des bombes dans les avions ? Ils sont armés jusqu'aux dents, et après il faut qu'ils libèrent les arsenaux. Du poison partout, après il faut bien le larguer quelque part. Et puis... bel exemple de civilisation et de démocratie que celui de vouloir imposer sa volonté aux autres par la force !

ROGÉRIO. – Pendant qu'on changeait de quartier, les gars sont partis du Texas et sont entrés en Irak. Des milliers ! Tu imagines ce que c'est que de déplacer une machine de guerre comme ça, d'un endroit à un autre, à l'autre bout du monde, des milliers et des milliers de personnes sans rien oublier ?

GLÓRIA. – Je veux pas l’imaginer. J’ai bien compris qu’il s’agissait d’une machine où les ingénieurs sont partout.

ROGÉRIO. – Ces connards avec leur petite moustache voulaient continuer à parlementer, tu as compris ? Tu n’as pas encore compris ? Il y en a marre des bavardages. C’est de l’action qu’il nous faut.

GLÓRIA. – Je pense qu’il vaut mieux vernir le parquet.

ROGÉRIO. – Tu ne voulais pas de la cire ? Tu veux plus de cire ?

GLÓRIA. – J’ai croisé Leonor. Elle m’a dit : « De la cire ? N’y pense même pas ! Du vernis, c’est bien mieux ! » Comme je ne sais pas si la cire c’est mieux ou pire que le vernis, j’ai décidé que le vernis, c’était mieux. C’est mon amie, je la connais bien. Que ce soit le vernis ou les idées, le problème reste le même : on se laisse influencer les uns par les autres.

ROGÉRIO. – Sacrée influence... le vernis est plus cher.

GLÓRIA *regarde attentivement la télé*. – Ils viennent à peine de commencer à détruire et ils pensent déjà aux contrats des entreprises de construction civile. Ils se frottent déjà les mains, et je ne sais pas pourquoi, je sens que ce sont des Américains. C’est du propre. Et en plus, ce spectacle horrible de la propagande.

ROGÉRIO. – Ne la regarde pas, si tu veux pas la regarder. Personne ne t’y oblige. C’est un jeu horrible, tout le monde le sait. Tu crois que c’est normal que le

monde soit entre les mains d’une bande d’assassins qui a pris le pouvoir avec les armes ?

GLÓRIA. – Qu’est-ce que ça peut te faire, Rogério ?

ROGÉRIO. – Qu’est-ce que ça peut me faire ? Elle est bonne celle-là ! Moi aussi, je fais partie de ce monde, non ? Ce qui leur appartient, m’appartient aussi.

GLÓRIA. – Tu n’es pas en train de parler du pétrole, si ?

ROGÉRIO. – Ma chérie, je parle de choses plus importantes, comme du fait de pouvoir être ici, en train de te parler, sans problèmes, sans avoir un fusil pointé sur la tête. C’est difficile à comprendre ?

GLÓRIA *décolle l’étiquette d’un bocal*. – Ça m’impressionne, parfois. Tu te rends compte de la bêtise de tout ça ? Ils jettent des bombes parce qu’il faut qu’ils s’en débarrassent quelque part, et ça, pour toi, c’est une croisade pour la liberté.

ROGÉRIO. – Umm Qasr ! Port de Umm Qasr. Dans le Sud. (*Brève pause.*) Les dauphins. Regarde... ils sont mignons, non ? (*Brève pause.*)

GLÓRIA. – Je vais acheter du vernis, je pense que c’est mieux.

ROGÉRIO. – Bassora... An Nâssirîyah... An Nadjaf... Karbalâ... Al Koût... et Bagdad. J’aime ces noms. Pour ceux qui viennent du nord : Mossoul... Arbîl... Kirkoût... Tikrît... le bled du dictateur.

GLÓRIA. – J’achète du vernis ?

ROGÉRIO. – J’espère vraiment que le Kurdes ne vont pas s’en mêler. Il nous faut un peu de calme. C’est déjà pas mal, ce qu’ils ont. Jessica y a échappée.

GLÓRIA. – Qui ?

ROGÉRIO. – C’est une gamine soldat qui a été capturée par les Irakiens. Elle a été torturée. Un type a prévenu les forces spéciales et ils l’ont délivrée. Dix-neuf ans, tu imagines. Elle a eu de la chance, les huit autres sont morts. Cette histoire va la suivre toute sa vie.

GLÓRIA. – On a tous des histoires pour la vie, on n’a pas besoin d’aller faire la guerre pour ça. Je t’ai demandé si j’achetais du vernis.

ROGÉRIO. – Tiens, plus de lumière à Bagdad.

GLÓRIA. – Quelle manie de changer tout le temps l’étiquette du bocal de la compote. Pourquoi changes-tu tout le temps l’étiquette du bocal ?

ROGÉRIO. – Tiens... plus de chats à Bagdad... ils disent qu’il n’y a plus de chats à Bagdad.

GLÓRIA. – Je sors.

ROGÉRIO. – Ils ont disparu, les chats à Bagdad... marquant.

GLÓRIA. – Les chats ont disparu, les rats débarquent. *(Brève pause.)*

ROGÉRIO. – Tu as écouté ? Reportage sur un couple le premier jour des bombardements... ils ont monté le volume de la radio et se sont mis à danser avec leur fillette... on en fait des choses incroyables en temps de guerre.

GLÓRIA. – Et toi, tu es là, en train de les regarder danser.

ROGÉRIO. – Je fais partie des gens qui veulent être informés, point.

GLÓRIA. – Et je vais passer tous les jours des vacances qui me restent à te regarder, là, comme un chimpanzé devant la télé ? *(Il la regarde fixement.)* Tu crois qu’il nous reste toute la vie pour ranger la maison, c’est ça ? *(Il ne répond pas, il la regarde.)* J’aimerais bien savoir pourquoi on se supporte. Tu crois qu’on va continuer longtemps comme ça ?

ROGÉRIO. – Plus au moins.

GLÓRIA. – Rogério, voyons. Je suis pas d’humeur à...

ROGÉRIO. – Écoute : notre vie, on en a assez parlé, non ? Alors, à quoi bon passer nos journées à répéter ce que nous savons déjà ? On dirait que ça te fait plaisir d’être contrariée. Ça te fait plaisir ? Pas moi. Le monde est à un tournant, et je ne veux pas rester là à regarder passer les trains. *(Elle le regarde fixement, met son manteau et s’apprête à sortir.)*

GLÓRIA. – J’achète le vernis et je vais dîner au chinois. On partage. Tu viens ?